

il n'est pas facile de percer à fond sa petite intrigue. Quant au silence de ses prétendues, il ne s'en inquiète pas encore. A dire le vrai, il s'est un peu trop hâté. Il faut savoir attendre.

Le dimanche, la réclame matrimoniale fait sa seconde apparition dans *il Secolo*, et, le lundi, Battista est expédié à la poste.

M. *Moi* attend le retour de son messenger, mais, quoi qu'il arrive il veut se déclarer satisfait. Pour se convaincre qu'il n'attend encore rien, il se répète à lui-même : « Il est trop tôt. Les avis de la quatrième page ne produisent souvent leurs effets qu'au bout de quelques mois. Je puis attendre. »

Mais quand Battista revient les mains vides, Marcantonio reconnaît la vanité des résolutions humaines, et il s'aperçoit qu'il n'a pas réussi à se tromper lui-même.

Le jour d'après, comme il revient de son cours, il voit venir derrière lui Battista avec un air de mystère.

— Vous m'avez recommandé de ne les laisser voir à personne, dit le brave portier, et je les ai toutes ici.

En parlant ainsi, il montre du geste la poche intérieure de sa jaquette. Oh ! comme il bat, le vieux cœur de M. *Moi* !

— Suis-moi, dit-il à Battista, tout en gourmandant son propre cœur de cette émotion ; mais il n'a presque pas la force de monter l'escalier ; la main puissante du destin le tient et l'opresse.

— Voilà ! dit Battista, en tendant à M. *Moi* trois lettres et un journal.

Le professeur recommande encore une fois la discrétion à son messenger dont il paye les services ; puis il s'arrête pour reprendre haleine, il monte l'escalier ensuite avec une tranquillité philosophique, pénètre dans son appartement sans hâte et dépose sur un guéridon les trois lettres et le journal. Il ferme les portes et ouvre la fenêtre... « Calme-toi, Marcantonio ! »

Le voilà seul avec son harem.

*
* *

Les trois lettres et le journal portent la même suscription, mais ils sont de diverses écritures.

La première lettre ouverte par Marcantonio est d'un style laconique :

« Je suis jeune, belle et riche. Je ne puis souffrir les sots qui me font la cour. Faites-vous connaître si, en conscience, vous croyez me mériter. Si je vous trouve digne de moi, je vous épou-